



Invitation à la lecture

Gustave Thibon *Notre regard qui manque à la lumière* (Édition Fayard)

Né en 1903 à Saint-Marcel-d'Ar-dèche et mort en 2001 dans son village natal... où il a vécu l'essentiel de sa vie, Gustave Thibon n'est pourtant pas un écrivain du terroir. Mais sûrement un chantre de l'enracinement... tout en étant amoureux du grand large, et des hauts sentiers métaphysiques.

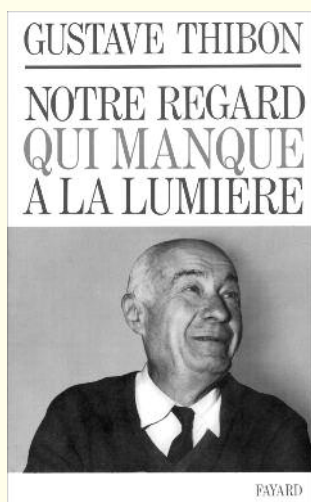
Vous l'avez compris, Thibon n'est jamais où on l'attend: solitaire de Saint-Marcel, mais si sociable; muni du seul certificat d'études, mais philosophe et lecteur dans le texte de Cervantès, Dante, Goethe; paysan, mais cultivant surtout les livres.

Publié en 1970, *Notre regard qui manque à la lumière* est le livre de la pleine maturité (son auteur a 67 ans) et clôt un long silence de douze ans, puisqu'il vient après son œuvre préférée, une pièce de théâtre publiée en 1958: *Vous serez comme des dieux*. Dans *Notre regard*, Thibon développe ce qui sera sa

forme privilégiée d'écriture: ni essai philosophique, ni variations sur un thème, mais recueil de pensées qui viennent comme des éclairs, des fulgurances, et qu'on appelle des aphorismes; murs de pierres sèches qui tiennent sans lien, par cohésion interne, qui ne souffrent ni encadrement, ni esprit de système, mais qui supposent, lecteur, votre complicité intelligente.

Thibon y traite de tout ce qui fait la trame de la destinée humaine: Dieu et l'homme, le temps et l'éternité, le personnage et la personne, la réalité et l'apparence... et l'apparition, l'amour,

l'ombre et la lumière. Soyez attentif au titre: il contient tout le livre, comme le bourgeon contient la fleur. Ce n'est pas la lumière (divine) qui manque à notre regard, c'est notre regard qui ne sait pas la voir, alors qu'elle est partout, dans les plus petites choses. Thibon aime à citer le mot de sainte Catherine de Sienne, à



quelqu'un qui se plaignait d'être écrasé par les tâches temporelles: «C'est nous qui les rendons temporelles, car tout procède de la bonté divine». Thibon aime donc le temps mais comme réversible et perméable à l'éternité, avec cette invite: «Soyez, dans le temps, des jardiniers de l'éternité». Il aime la terre, mais en elle il aime plus que la terre: «Cette vie terrestre, je l'aime avec toute la tendresse d'un fils... mais... ce que la terre m'a donné de plus pur, j'ai trop senti que cela me venait de plus loin que la terre... et que c'était, non une ébauche de l'avenir, mais un appel vers la perfection éternelle». Et c'est pourquoi il faut saisir dans les heures des «pulsations de l'éternité» et quelque chose comme des «éclaircs de l'au-delà»: «tout ce qui n'est pas de l'éternité retrouvée est du temps perdu».

C'est avec ce regard éclairé du dedans qu'il examine le monde, et lui-même. Il démasque, dissipe les illusions, celles de l'amour par exemple: «ce que j'aimais en toi, c'était ma propre ivresse»; mais il en saisit aussi la grandeur: «aimer un être c'est lui dire: toi, tu ne mourras pas». Il traque les hypocrisies, les «vices déguisés» que sont certaines vertus «au sirop, à la saumure, au bain-marie», mais au contraire de La Rochefoucauld, pour qui le vice est la seule réalité humaine, Thibon ne confond pas le masque et le visage, et sait réveiller en l'homme le Dieu endormi. Il corrige ainsi La Rochefoucauld par Pascal: «L'homme passe infiniment l'homme»; ou encore: «L'homme est un néant capable de Dieu».

Vous l'avez remarqué: Thibon aime citer les pensées d'autrui; qu'il s'agisse du joli mot d'un vieux comte: «mon enfant, voulez-vous être ma veuve?» ou de l'approche de l'amour par Dante: «Apprends-moi comment l'homme

s'éternise»; ou de la parole profonde du curé d'Ars: «Si on se voyait sans masque, on mourrait».

S'il aime la réversibilité ou la solidarité de l'ombre et de la lumière, du temps et de l'éternité, il aime aussi le choc des réalités non solidaires: «La rose a besoin du fumier, mais le fumier peut très bien se passer de la rose... Pas de rose sans fumier, mais tant de fumier sans rose et content de lui!», il aime encore le choc des réalités chacune vraie dans leur ordre, mais qui s'opposent lorsqu'on les met ensemble: «Fais ceci et ne fais pas cela», dit la morale; «aime et fais ce que tu veux», répond l'amour».

Orpailleur, Thibon découvre des trésors, dans les pensées d'autrui et les plus humbles des réalités quotidiennes, il vous incitera à chercher à votre tour des pépites d'or dans les alluvions des rivières. Et le goût vous viendra de quêter dans ses autres œuvres des jeux d'échos, des harmoniques, des contrepoints, car d'œuvre en œuvre, c'est un dialogue avec lui-même qu'il poursuit. Ainsi, à «l'éternité retrouvée» répondra, en 1985, dans *Le voile et le masque*: «il manquerait quelque chose à l'éternité si elle n'était pas aussi du temps retrouvé»; et en 1995, dans *L'illusion féconde*, «mon dernier vœu est de cueillir hors du temps ces fruits de la terre que le temps apporte et retire».

Thibon est un maître à vivre plus qu'un maître à penser. Mais il incite à penser aussi non comme lui, mais avec lui et grâce à lui; tout le contraire d'une lecture passive: «Ce qu'on peut donner de meilleur aux autres, c'est de les révéler à eux-mêmes». Et de leur révéler à quelle grandeur ils sont appelés.

Danièle Masson